

Plus que sur des pilotis, Amsterdam est bâtie sur des contradictions, des contrastes. Elle est raffinée et vulgaire. Austère, mais extrêmement joyeuse. Intelligente, mais sensuelle. Très européenne, et tellement exotique. Elle fête cette année ses 700 ans. Notre rédacteur Gérard Barrière accompagné de notre photographe Roger Guillemot ont été la voir. Quelle ville ! Quelle vie !

Il faut arriver à Amsterdam par avion. Sitôt crevé l'épais fouillis des masses nuageuses, on atterrit sur un vaste théorème. Abstrait est ce monde, plus austère que la Réforme, plus rigoureux que les démonstrations de Spinoza, aussi géométrique qu'un Mondrian. Polders et canaux s'ordonnent en un univers tiré au cordeau, en une architecture sobre d'un paysage sans fantaisie. Nous sommes à l'extrême du classicisme, à la pointe du 17^e siècle.

Il faut arriver à Amsterdam en bateau. Aborder progressivement le colossal capharnaüm du port, univers industriel et fébrile, s'enfoncer dans ce vacarme, dans ces taillis de grues, ces treillis de treuils, glisser dans la brume matinale contre la coque immense d'un super pétrolier en chantier, d'un méthanier au radoub, se faufiler parmi les remorqueurs qui se saluent et se répondent. Puis aborder la ville en longeant l'interminable muraille des entrepôts de brique, accoster parmi les navires battant pavillons de tous les continents, débarquer sur les quais encombrés de colis, de cordages et de souvenirs. Cette odeur qui flotte... cannelle ? musc ? ylang-ylang ? Est-ce illusion ou persistance ? Et c'est aussitôt l'agitation, le grouillement cosmopolite, les éclats de voix, les cris des mouettes, l'attachant, le fascinant tohu-bohu comme à tous les lieux où s'amarre le monde. Nous sommes ici à l'extrême du désordre, de l'exubérance et

de la liberté, à l'extrême de l'opulence orientale et de la truculence batave. Nous sommes bien à Amsterdam.

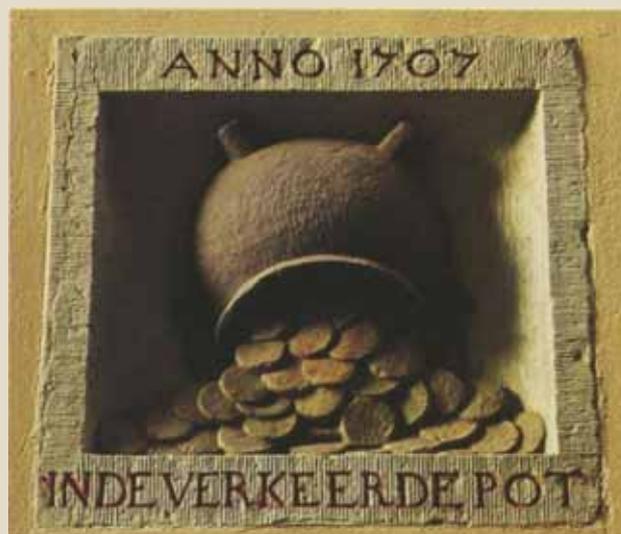
Ces deux visions sont contradictoires. Qu'importe, elles sont vraies. Aussi vraies l'une que l'autre. Amsterdam l'austère et Amsterdam la folle. Amsterdam la riche et Amsterdam la sordide. Amsterdam la classique et Amsterdam l'outrancière, la baroque. Amsterdam la tranquille et Amsterdam la bouillonnante. Pour la comprendre il faut que ces cités contradictoires s'unissent en esprit comme elles se sont unies dans les siècles, non en un équilibre, un compromis, mais en un paradoxe dynamique et fécond.

Un paradoxe qui a fait de cette ville beaucoup plus qu'une ville, presque une civilisation.

Le 27 octobre 1275. Il y a donc exactement sept siècles que Floris V. comte de Hollande, signa l'acte qui accordait le droit de péage aux « *lieden van Amstelredamme* », aux habitants de la digue sur l'Amstel, ce document qui constitue un acte de naissance. Il est rare qu'une ville ait si exactement connaissance de son âge et ce fait ne contribue sans doute pas faiblement à ce que ses habitants parlent d'elle comme l'on parle d'une personne.

Sept cents ans. Si c'est suffisant pour avoir un passé prestigieux, cela ne saurait l'être pour

amsterdam



Cité émaillée de canaux Amsterdam comme Venise a établi sa force sur son commerce.

interdire l'espoir d'un brillant avenir. « Une vieille ville jeune », c'est ainsi que son jovial bourgmestre, M. Yvo Samcalden, m'a défini Amsterdam. Un paradoxe de plus. Il faudra nous y habituer, ils surgissent ici à chaque coude de canal, à chaque rencontre.

En voici un, pris au hasard, mais significatif. C'est probablement la seule ville du monde où, invariablement tous les 1er janvier, l'on joue la même pièce de théâtre depuis 1632, date de sa création. Il s'agit de " Sijnsbrecht de l'Amstel ", œuvre du poète Joost van den Vondel qui conte et célèbre la naissance d'Amsterdam.

Et c'est la ville d'Europe où l'on peut voir les premiers happenings, les premières manifestations d'antithéâtre. Aussi attachée à sa tradition que gourmande de nouveautés, de bouleversements, de révolutions.

Amsterdam n'est pas une ville que l'on visite mais une ville où l'on flâne, où l'on se promène, tranquillement, sans hâte, sans crainte de ne pas voir tel monument, de ne pas rendre hommage à tel lieu saint du tourisme. On peut prendre tout son temps et n'avancer pas plus vite que l'eau du canal sous les ormes qui le bordent. Il n'y a pas de monuments à Amsterdam. Il existe sept mille monuments classés dans la ville d'Amsterdam.

Ici, pas de palais ducal, pas d'église Santa Croce, pas de tour Eiffel, pas de Parthénon, rien qui ne requiert une visite impérieuse, ce tyrannique « à ne pas manquer » des guides touristiques. A l'exception du Rijksmuseum et de trois ou quatre autres musées devant lesquels on finira bien par passer au hasard d'une errance, ce qui sera l'occasion d'y entrer, rien de particulier ne réclame d'avoir été vu, visité, n'oblige à établir un programme précis de séjour, un emploi du temps mieux agencé que celui d'un homme d'affaires. Il y a

bien des églises, assez belles, un palais royal assez imposant, impossible de ne pas le rencontrer, mais sa visite est presque superflue ; il y a d'anciennes tours de fortifications, des parcs, un béguinage, la maison de Rembrandt et celle d'Anne Franck, on verra tout cela, mais rien ne nécessite ni une organisation ni une précipitation qui ferait tout perdre d'Amsterdam ; marcher au hasard, c'est voir l'essentiel. Capitale de la liberté, cette ville laisse leur liberté à ceux qui viennent la voir.

Et

Mais il y a sept mille bâtiments classés à Amsterdam ! Alors quels sont-ils ? Les maisons, tout simplement. Ce qui est à voir, c'est la rue, le canal, la place, la ville. Le seul monument d'Amsterdam, le seul qu'il faille absolument voir, c'est Amsterdam. Car un tel ensemble architectural du 17^e siècle, une ville si homogène et si racée, une citée qui a su conserver intact le visage de sa splendeur, de son siècle d'or, voilà qui n'est pas si fréquent. Et c'est pourquoi elle a été choisie pour abriter le congrès de clôture de l'année européenne du Patrimoine architectural. Car, à Amsterdam, on ne restaure pas des monuments, on préserve avec passion l'âme même de toute la ville. Et ce qui est à découvrir ici, c'est surtout une certaine qualité de la ville sans laquelle, les amstellodamois le savent depuis bien longtemps déjà, il ne saurait être question de qualité de la vie.

Il ne s'agit donc pas de visiter Amsterdam mais de goûter la vie à Amsterdam. En la savourant à petites gorgées, comme un verre de bon genièvre.

Ici la vie est simple. Elle consiste à savoir s'arrêter au détour d'une rue pour écouter un carillon ou la rengaine colorée d'un orgue mécanique, tout en dégustant des petits morceaux de hareng cru fraîchement pêché. Institution nationale, à tel point que les boutiques



Le photographe « de foire » est invité au musée. On le retrouve aussi dans la rue. D'autres reflets.

ambulantes qui le vendent arborent le pavillon tricolore des Pays-Bas. Amsterdam n'est-elle pas née de sa pêche ? Et ce hareng dont on se régale, on le retrouve au Rijksmuseum, préparé de la même manière, sur une nature morte 17e de Pieter Claesz. Recette simple pour goûter la peinture hollandaise. Ici la ligne est droite qui va de l'art à la vie et de la vie à l'art.

Car ici vivre est un art raffiné. L'art de s'asseoir, au restaurant indonésien, devant les quelque trente plats du rijstaffel — ou table de riz — minuscules chefs-d'œuvre culinaires qu'il convient de goûter avec parcimonie et subtilité, en faisant jouer les contrastes ou les harmonies. On pique ici et là. Ici l'on n'avale pas, là on joue une partition que l'on est libre d'interpréter selon sa fantaisie ou sa science. Cuisine par petites touches, gastronomie pointilliste où se joignent la délicatesse et l'abondance. Nous sommes ici aux antipodes du hareng cru, aux antipodes de la Hollande, nous sommes du côté de Java ou de Batavia. Mais Amsterdam, c'est la Hollande plus l'Indonésie. Ne l'oublions plus.

Les maisons hollandaises n'ont pas de volets. Rien à cacher. Toute vie quotidienne est propre comme les vitres, transparente comme elles. La rigueur protestante aurait mal compris que l'on dissimula son existence. Aussi une simple promenade au long des canaux, de Herengracht, le canal des Seigneurs, de Keizersgracht, le canal de l'Empereur, de Prinsengracht, le canal du Prince, suffit-elle pour se former une idée de l'intérieur amstellodamois et de la conception de la vie qu'il implique. Plantes vertes, cuivres astiqués, faïences, bibliothèques richement garnies, objets d'art, énormes fauteuils de cuir, tout ceci respire la richesse, mais une richesse trop simple, trop calme pour être luxe. Un mot convient bien, ce monde est cossu. C'est-à-dire

agréable et feutré, étouffé, aussi peu tapageur et « tape-à-l'œil » que possible. Il n'est qu'à pénétrer dans les salons du club privé qui se tient sur le Dam et succède au « groote-club » du siècle d'or où marins, marchands et financiers venaient traiter et conclure leurs affaires, pour comprendre l'essence du confort hollandais. Un gros fauteuil, un bon cigare, un petit genièvre, le plaisir simple de se retrouver entre notables et surtout du silence.

Cette conception du confort porte un nom, la "gezelligheid", et correspond à peu près à celle des Anglais, mais avec moins de rigidité, de guindé. Les Amstellodamois ne se prennent pas trop au sérieux, ce qui leur ôte tout ridicule et leur confère un fantastique sens de l'humour. Un humour qu'ils déchainent impitoyablement contre tous ceux qui se prennent trop au sérieux, qui se « gonflent » et se font mousser. Durant l'occupation allemande, les murs d'Amsterdam avaient été couverts d'affiches de propagande proclamant « l'Allemagne se bat pour l'Europe ». Dans le populaire quartier du Jordaan une main anonyme laissa sous l'une d'elles cette inscription : « Ne vous fatiguez surtout pas pour moi. »

Derrière cette insolence résonnaient encore le rire bonhomme et sarcastique de Van Ostade ou de Frans Hals et la dérision de Rembrandt.

Un peuple ne s'en laisse pas compter qui a conquis une ville sur le marécage et un pays sur la mer et un empire sur le monde. Mais il est beau que ce peuple ne se soit même pas illusionné sur lui-même. Amsterdam a connu la lutte de Venise contre les flots, la richesse de Venise, l'organisation politique de Venise, républicaine et libérale, le matérialisme de Venise, elle n'a jamais connu l'orgueil de Venise. Peut-être le mot vanité a-t-il plus de sens dans les brumes du Nord ?

Comment, en effet, ne pas évoquer ici Venise ? L'image est banale, mais combien



Le tailleur de diamants. Une enseigne du 17e : le bœuf écorché rappelle Rembrandt. La vie s'expose.

ceux qui parlent de la « Venise du Nord » parce qu'ils ont sillonné les canaux se doutent-ils de la profondeur, de la vérité, de ce cliché touristique ?

Sans ignorer évidemment tout ce qui les sépare, comment ne pas voir que les deux cités ont été les deux plus importantes puissances commerciales maritimes de l'Occident, qu'elles ont été toutes deux gouvernées par une bourgeoisie patricienne, qu'elles ont été les plus riches de l'Europe, que les mêmes industries y fleurirent ?

C'est à Venise et à Amsterdam que se tinrent les grandes banques, que se trouvèrent les grands marchés et magasins où l'on pouvait acheter ce qu'il y avait de plus rare et de plus cher au monde, que s'installèrent les premières imprimeries qui éditèrent longtemps les textes les plus importants et souvent les plus contestataires, les ouvrages les plus novateurs du monde occidental. Et surtout, c'est là leur suprême point commun, les deux cités furent les deux vitrines, les deux avant-postes de l'Orient en Occident. Les mêmes mirages, les mêmes rêves, les mêmes parfums de Cipango, d'Istanbul et de Cathay enivrèrent les deux villes, les bercèrent, les étourdirent. A Marco Polo succède la Compagnie des Indes orientales. L'esprit est le même, de l'Orient sage et fabuleux, on ramènera le fabuleux : les perles, la cannelle, les étoffes, les gemmes. Mais on laissera la sagesse, la mystique, la pensée, les philosophies et l'esprit des civilisations. Ces denrées ne se vendent. A Amsterdam comme à Venise, l'Orient s'appellera volupté, alors que son vrai nom était ascèse. Seulement il n'appartenait pas à des marchands, voire à des corsaires, de le découvrir.

Heureusement, et Dieu sait par quel miracle, ces commerçants importèrent aussi de là-bas, à leur insu, une certaine lumière, celle qui tremble chez Titien, celle qui perce chez Rembrandt. Ainsi les peintres sédentaires ont

pressenti de l'Orient ce que les mercantiles voyageurs n'avaient pas su y voir.

A Sint Petersheeltag, non loin du Dam, un petit bas-relief mérite qu'on le regarde. C'est l'enseigne du boucher, et ce bœuf écorché de pierre ne peut manquer d'en évoquer un autre. Comme Venise, Amsterdam n'a pas eu de sculpteur. De cet art, les deux cités n'ont connu que ces modestes bas-reliefs qui indiquaient au passant la condition du maître de maison. Et à ce navire sculpté près de l'Amstel correspond le chameau du palazzo dello Camillo, et à ces têtes d'esclaves noirs qui ornent une maison de Keizersgracht répondent les turcs enturbannés du campo dei Turchi.

Au n° 130 de Rokin, le boulevard central d'Amsterdam, c'est un diamant qui est sculpté sur la façade. Mais point n'était besoin de sa présence pour nous apprendre qu'Amsterdam est la ville des diamantaires. De plus modernes, mais moins belles publicités ne le laissent guère oublier.

Lorsque, vers la fin du 16^e siècle, les juifs portugais furent chassés de leur intolérante patrie, Amsterdam la libérale les accueillit, avec leur civilisation, leur mode de vie et leurs activités parmi lesquelles l'art subtil de faire un joyau éclatant de ce qui n'était qu'une pierre opaque et sans le moindre charme. Venise avec le verre de Murano, Amsterdam avec la taille patiente des diamants sont toutes deux cités des reflets, du brillant, de l'éclatant, du chatoyant et des mirages.

Mais Spinoza, un autre juif portugais, polissait des lentilles pour mieux découvrir la vérité. Et ses frères avaient fabriqué la lunette qui permit à Galilée de proclamer cette vérité. Les juifs ne furent pas les seuls à venir trouver asile à Amsterdam, les huguenots français firent de même après la dramatique révocation de l'édit de Nantes. Et tous les libres penseurs



En un point précis se mesure la principale différence entre Venise et Amsterdam : d'un côté une ville-musée

ou simplement les penseurs libres les suivirent qui trouvèrent ici la tolérance et la liberté de faire imprimer leurs livres les plus dangereux en toute impunité : Descartes et Montesquieu, et Diderot, et bien d'autres encore qui auraient été persécutés en leur patrie.

Mais soyons francs. Il n'est guère difficile de pratiquer la tolérance religieuse lorsqu'on pratique presque l'indifférence religieuse. Malgré le miracle de 1345, une confuse histoire d'hostie qui refusa de brûler dans le feu où on l'avait jetée par mégarde, Amsterdam ne fut jamais une ville mystique, c'est le moins que l'on puisse dire.

Et lorsqu'il fut question d'élever une tour à la Nieuwe Kerk, la grande église sur le Dam, tour qui aurait dépassé la coupole de l'Hôtel-de-Ville dû à Jacob van Campen, les bourgeois protestèrent. Il n'était pas question que la maison de Dieu soit plus haute que la maison de la ville. Il n'est ici de sacrilège possible qu'envers la puissance humaine. On est libéral mais matérialiste.

Aussi les religions minoritaires eurent-elles tout loisir d'organiser leur culte à condition qu'il fût dissimulé, discret. Les catholiques n'eurent pas le droit de bâtir d'église mais pouvaient en toute quiétude célébrer la messe dans une maison d'apparence normale, dont l'intérieur était spécialement aménagé. C'est pourquoi de nombreuses églises discrètes portent des noms étranges pour de saints lieux : église du Perroquet, de l'Arbrisseau, du Cor, et bien d'autres. C'était les noms des maisons qui les abritaient. L'une d'elles existe encore, intacte. C'est l'église du Cerf encore appelée « le Bon Dieu au grenier ». Aujourd'hui musée, elle est constituée de trois maisons patriciennes et cossues, à l'intérieur plus net que ceux de Pieter de Hooch ; les combles communs ont été aménagés en une adorable petite chapelle. On aime s'y marier et des étu-

dians viennent souvent y donner des concerts d'orgue. A midi ou le soir vers sept heures, il faut venir s'y abandonner, au gré d'une « canzone » ou d'un aria de Bach, à la joie de vivre hors du temps et parmi les tessitures claires.

De nos jours les hippies, marginaux et minorités de toutes sortes, prennent la relève des juifs, huguenots et autres persécutés. Ils confèrent à la ville une inimitable ambiance, colorée, jeune et farfelue.

Car, et c'est alors ce qui la sépare essentiellement de Venise, Amsterdam n'est pas une ville morte, une cité musée, c'est encore une cité en plein essor, en pleine activité, une ville vivante et débordante de vie. Une ville où tout est encore possible.

Un fait : il se passe au musée Van Gogh, dirigé par le dynamique conservateur, ou plutôt animateur, M. Meyer, qui a su en faire un musée actif, un musée-événement, un musée rayonnant. Ce soir-là, c'est le vernissage d'une exposition des meilleures photos de presse du monde. Van Gogh aurait exulté, lui pour qui l'art était avant tout témoignage, témoignage jusqu'au martyr. Le premier ministre était là, le bourgmestre, de nombreux notables d'Amsterdam. Cela commença par des discours et des remises de prix aux photographes. Puis un buffet fut servi, puis vint un orchestre qui fit danser l'assistance. Certains se grisèrent légèrement, le ministre éclatait de rire, des hippies bariolés discutaient gaiement avec les personnalités commentant les œuvres exposées. Une totale décontraction, une parfaite liberté régnaient qui sont déjà totalement inconnues ailleurs. Mais voici plus étonnant encore. Pendant cette joyeuse manifestation officielle arriva de Suisse un camion qui apportait l'œuvre d'un jeune sculpteur helvétique. Eh bien, à l'issue de la soirée le directeur du musée invita au restaurant quelques journa-



ville-musée, de l'autre une ville qui vit, une « vieille ville jeune », sage, insolente, instable.

Aujourd'hui, tout comme au 17^e siècle, il n'y a point de distance entre la vie et l'art.

listes, dont j'étais, des conseillers municipaux, des artistes amis... et les deux routiers qui venaient d'apporter la statue. Un tel comportement illustre l'esprit même qui règne toujours à Amsterdam.

D

Ville déroutante, ville où l'on se perd. On s'égare en ses canaux et en ses paradoxes. En retournant à l'hôtel, dans sa nuit parfumée d'Indonésie, la crainte vous prend de n'y rien comprendre, de n'y rien saisir que relents, clapotis et reflets. Bien sûr, tout est dans Baudelaire, dans ces vers de l'Invitation au voyage :

« Des meubles luisants
Polis par les ans
Décoraient notre chambre
Les plus rares fleurs
Mêlent leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale
Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté
Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde... »

Aucun de ces vers qui ne s'appliquent avec exactitude à Amsterdam. Seulement nul ne sait si c'est à elle que pensait Baudelaire en les composant.

□

Et, pour une fois, Marx explique tout. Les lois économiques disent pourquoi les maisons s'inclinent légèrement sur le canal. Ce n'est point pour s'y mirer, pour transfigurer leurs façades classiques en un tableau baroque, non. Regardez le pignon, là-haut, une poulie y est fixée. C'est avec son aide que l'on hissait jusqu'au grenier les sacs chargés de blé, les bois précieux, les ivoires et les encens. Et pour ne point que ces sacs heurtassent la façade durant leur ascension, on ignore le parfait aplomb. C'est Marx encore, et sa méthode, qui apprennent pourquoi les escaliers ici sont si raides, si escarpés, qu'il serait peut-être plus pratique de monter en utilisant directement la corde qui parfois leur sert de rampe. Ce n'est point que les habitants du plat pays aient la nostalgie de l'escalade. Mais comme il fallait bien que la maison-entrepôt soit construite sur le canal où l'on déchargeait les chalands, la largeur des habitations fut taxée au prix fort, afin d'en pouvoir installer le plus possible au long d'un même canal. Il fallait donc gagner en hauteur et en profondeur ce qu'on perdait en largeur, et toute place était précieuse, d'où la verticalité des escaliers. D'où l'étroitesse des maisons accolées les unes aux autres et qui semblent, comme le remarquait fort justement Cocteau, « des tranches de livres serrées dans une bibliothèque ». Que l'on aimerait pouvoir sortir un de ces volumes et le lire.

Mais ces maisons sont secrètes et tortueuses et le mystère en est l'habitant principal. Rien d'étonnant à ce que des cachettes purent y être aisément aménagées durant l'Occupation,

comme celle, émouvante, de la famille d'Anne Franck.

Oui, Marx peut tout expliquer car le matérialisme du lieu s'y prête. Tout, mais pas Rembrandt, ni surtout l'espèce de malaise qui grogne au fur et à mesure que l'on approche du centre de la ville.

En cette nuit où résonne encore le tapage de la « drougekilde », la corporation des ivrognes, toute-puissante et criminelle, qui envahissait les rues de sa grossièreté et de son vacarme. En cette nuit où semblent passer toujours les ombres des « aausprekers » vêtus de noir qui passaient de porte en porte pour annoncer la mort. La mort d'un proche, d'un ami. En cette nuit où demeurent encore les faibles échos des incantations des alchimistes, des juifs kabbalistes qui, dans la pénombre mystérieuse d'un sous-sol, animaient quelques effroyables golem.

« La Chute ». C'est peut-être Camus qui tient la clé de cette inquiétude croissante au fur et à mesure que l'on se rapproche du centre historique sinon topographique de la ville. Car nous sommes au cœur des choses. Avez-vous remarqué que les canaux concentriques d'Amsterdam ressemblent aux cercles de l'enfer ? L'enfer bourgeois, naturellement, peuplé de mauvais rêves ; quand on arrive de l'extérieur à mesure que l'on passe ces cercles, la vie, et donc ses crimes, devient plus épaisse, plus obscure.

Ce centre, c'est le Zeedijk, plus connu sous le nom de « quartier rouge ». Ce fut le vrai port d'Amsterdam, celui de Brel, des putains et des marins. Aujourd'hui ceux-ci le fréquentent sans doute moins que les touristes qui y affluent en masse. Mais il suffit de lever la tête au-dessus des néons des « sex-shops » qui annoncent « porno-cinéma » et « life-show » pour lire parfois, gravé dans la pierre « Zeeman, logement ». C'est là qu'habitaient les marins, là qu'ils étaient payés et là qu'ils dépensaient en deux jours ce qu'ils avaient gagné en deux ans sur les sept mers. Avec un peu de chance, on pourra en retrouver quelques-uns, aux tréfonds d'une taverne plus enfumée qu'une « tabagie » de Brouwer ou de Van Ostade.

Non loin, dans les rues noires aux lumières rouges et derrière leur vitrine comme en un vivarium, ces « dames » attendent. Elles ont l'air sage et leur intérieur est bourgeois. Elles lisent ou tricotent. En cette ambiance tamisée tout est irréel, tout flotte ; on ne sait plus ce qui est vrai. La fascination trouble est voisine du malaise. L'enfer ? Pourquoi pas ? Un jeune déraciné propose quelque paradis artificiel.

Cet enfer est plus artificiel encore, plus faux, plus mensonger.

Qu'importe ? Dans quelques heures ce sera la lumière de Vermeer. Et le rire des enfants. Devant la Liseuse en bleu, en présence de ces têtes blondes, la vérité prendra forme. « Verum index sui ». La vérité est son propre signe, disait Spinoza. Oui, ici plus que partout ailleurs, l'évidence est vérité et la vérité est simple, même si elle est paradoxale — surtout si elle est paradoxale. Car la vie est paradoxale et à Amsterdam la vérité est vie. G.B